

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 MARS 1859.

No. 13.

LE TRÔNE DE NEIGE.

Qui n'aime à voir folâtrer des enfants ?
On se croit de leur âge. O douce jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourments !
Un rien suffit pour amuser l'enfance ;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.

Un jour, échappés du collège,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siège,
Le trône enfin ; et le cortège
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace ;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance
Peut-on impunément avoir l'autorité ?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse ençor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité :
De Tarquin le Superbe il avait l'arrogance,
Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône, que se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protège !
Vous êtes sur un tas de neige
Gare le rayon du soleil !

DE STASSART.

CORRESPONDANCE.

La nation qui veut être grande doit être élevée à l'école du malheur.

Il y a un siècle, le Canada était une colonie de la France. Je suis jeune encore, et bien des fois j'ai entendu des vieillards, enfants des hommes de ce temps là, regretter la domination d'autrefois ; j'en ai entendu d'autres exalter notre situation actuelle au point de nous faire oublier le passé. Qui a raison ? je ne le sais ; mais ce que je sais, c'est qu'on peut et qu'on doit raisonner son motif d'embrasser un opinion plutôt qu'une autre.

On nous vante la gloire et la prospérité de notre pays, on s'extasie sur son bonheur, et l'on nous dit bien haut qu'il est dans un état de progrès que l'on était loin de pouvoir espérer il y a vingt ans. Je le crois comme vous, et avec vous je m'en réjouis. Comme vous j'aime à voir se tra-

cer, comme par enchantement, ces nombreuses voies ferrées à travers nos immenses forêts ; j'aime à voir s'élever nos édifices publics, nos constructions gigantesques ; j'aime à voir la religion grandir et prospérer ; j'aime à entendre la voix de nos orateurs populaires, défendant les droits les plus sacrés d'un peuple qui ne vit que pour la liberté. J'aime tout cela avec vous ; autant que vous et peut-être plus que vous. Comme vous je bénis la main protectrice d'Albion et je me fais gloire de vivre sous le plus libre des gouvernements. Mais le bien ne vaut pas le mieux. Ne prenons pas un calme trompeur pour l'idéal de notre félicité. Regardons de plus haut pour apercevoir de plus loin.

Qu'ont donc à regretter les vieillards d'aujourd'hui ? Il y a tant de calme, tant de sécurité en Canada . . . Eh ! c'est ce calme qui les effraie, c'est cette sécurité qui les alarme. Il y a peut-être dans leurs plaintes un intérêt caché ; ils auraient voulu avoir la lutte pour eux et laisser la paix à leurs enfants ; ils en avaient le droit, ils en auraient eu le courage. Le rôle est changé ! S'ils avaient vécu sous la domination de la France, ils auraient pris part à toutes ses luttes ; ils auraient subi ses humiliations, mais aussi ils auraient partagé ses gloires. Ils auraient passé par la révolution, cette grande épreuve des hommes : ils auraient participé à tous les crimes, à toutes les abominations, à toutes les sanglantes orgies de la mère-patrie. Les prêtres auraient été exilés ou égorgés sur l'échafaud, les communautés religieuses spoliées, les campagnes pillées et dévastées : et tout cela, au nom de la liberté et pour la liberté. Cependant le peuple aurait été malheureux ; mais peu importe ces malheurs, si le calme succède à la tempête, la gloire à l'humiliation, et si, dans le mouvement continu de la grande roue des événements, l'homme tourne autour d'un cercle de bonheur dont le rayon est proportionné à son infortune.

En effet, instruit par le malheur, le peuple Canadien, après avoir exploré de nouvelles terres et voyagé sous de nouveaux cieux, se serait effrayé de la situation : et, nouvel enfant prodigue, après a-

voir dissipé le brillant patrimoine de ses pères, il serait retourné au lieu d'où il était parti. Alors, pour lui, comme pour la France, se serait levé l'aurore d'un jour nouveau.

On sait la gloire de la France au lever du siècle où nous vivons ; on connaît la grandeur et l'éclat qu'a jeté sur tout ce qui était Français, l'homme qui a fondé la dynastie qui porte son nom. Nous aurions eu part à ses gloires, nous aurions grandi avec lui et nous nous serions assis au banquet de ses triomphes. Mais serait venu le temps des revers ; alors cet homme, qui n'a point d'égal parmi les hommes, serait tombé ; mais il se serait souvenu qu'il y avait dans la Nouvelle-France quelques-uns de ses sujets, et ce qu'il n'a qu'entrevu il l'aurait réalisé. Oui, il serait venu en Amérique : sur les bords du St Laurent, il aurait trouvé des cœurs fidèles, et, comme il le dit lui-même, il y aurait jeté les fondements d'un immense empire ! En admettant, toutefois, le fait prouvé pour moi qu'il s'est librement confié à la loyauté de l'Angleterre,

Si le grand homme fût venu en Canada, il n'est personne sous le soleil qui puisse douter que notre pays serait aujourd'hui un puissant empire dans le monde, qu'il dirigerait la politique sur le nouveau continent et qu'il serait pour beaucoup dans la balance des destinées de l'univers ! Mais j'entends crier que c'est là une étrange pensée, que c'est presque un paradoxe. Eh bien ! Soit. Napoléon n'aurait jamais foulé le sol de la Nouvelle-France, jamais il n'y aurait commandé, jamais il ne l'aurait vue. Ste Hélène était prédestinée. Nous n'étions pas nés pour le bonheur, nous devons vivre dans le malheur ; mais les infortunes du passé me répendent pour les épreuves de l'avenir.

Aujourd'hui encore nous serions une colonie de la France, et depuis que l'astre qui a brillé vers l'aurore du dix-neuvième siècle, s'est couché, nous aurions assisté à toutes les péripéties, à tous les drames sanglants qui se sont joués sur le théâtre des événements de la mère-patrie. Nous aurions eu à combattre l'impie qui a régné en France pendant assez longtemps ; mais la lutte aurait été entre la fu-